Le Japon, un espace insulaire pluriel

Entretien avec Mikael Ferrier professeur de littérature à l'université
Chuo de Tokyo, écrivain, lauréat 2011 du prix littéraire de la Porte Dorée
pour Sympathie pour le fantôme (Gallimard)

Marie Poinso

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2488>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.2488

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2013

Pagination : 99-103

ISBN : 978-2-919040-22-3

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Marie Poinso, « Le Japon, un espace insulaire pluriel », *Hommes & migrations* [En ligne], 1302 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2013, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2488> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.2488

LE JAPON, UN ESPACE INSULAIRE PLURIEL

Entretien avec MICHAËL FERRIER, professeur de littérature à l'université Chûô de Tokyo, écrivain, lauréat 2011 du prix littéraire de la Porte Dorée pour Sympathie pour le fantôme (Gallimard) **réalisé par MARIE POINSOT**

Hommes & Migrations : Vous vivez à Tokyo depuis longtemps. Y a-t-il dans cette ville des regroupements de populations par origine, des quartiers qualifiés de migrants ? L'habitat y est-il médiocre et insalubre comme dans les "innercities" américaines ?

Michaël Ferrier : Tokyo est une énorme mégapole, qui n'a pas de centre, comme le notait déjà Roland Barthes dans *L'Empire des signes* en 1970 : le centre est en effet le palais impérial avec ses jardins, dans lequel on ne peut pas entrer. J'ajoute que cette ville qui n'a pas de centre n'a pas non plus de bout, car elle s'étend sur une distance incroyable et se confond avec ses marges mêmes. On ne peut donc pas dire que les migrants se situent en périphérie, comme dans le cas de Paris où il y a la barrière physique de la ceinture du périphérique, visible à l'œil nu. À Tokyo, on ne peut pas raisonner dans ces termes géographiques et symboliques.

Il y a cependant un quartier coréen, à Ōkubo. Longtemps, il a été considéré comme mal famé, subissant notamment les critiques du gouverneur ultranationaliste de Tokyo, Ishihara Shintarō, toujours prompt à associer immigration et délinquance. Mais, par un retournement savoureux, c'est aujourd'hui un quartier animé et à la mode. Depuis 2004 et un feuilleton télévisé répondant au doux nom de *Sonate d'hiver*, la culture sud-coréenne est

en effet très prisée au Japon et, plus récemment, la musique coréenne (K-Pop).

H&M : L'une des portes d'entrée des nouvelles migrations est l'université. En tant que professeur d'université, remarquez-vous plus d'étudiants étrangers qu'avant ? Ces migrations universitaires sont donc des migrations temporaires. Est-ce que, tout de même, sur le marché du travail japonais, on recrute de jeunes étrangers compétents ?

M. F. : Oui, c'est aussi une évolution. L'immigration universitaire, si on peut l'appeler ainsi, est en grande majorité constituée d'étudiants chinois et coréens... Il faut dire que le Japon est en nette décroissance démographique : pour les universités, c'est une stratégie vitale de faire venir des étudiants étrangers. La ville de Kyoto examine ainsi la possibilité de donner des droits de séjour à tous les étrangers qui ont obtenu leurs diplômes universitaires à Kyoto.

H&M : Vous vous intéressez à la façon dont la littérature rencontre la diversité, les sociétés. Que pouvez-vous nous dire de la société japonaise dans son rapport à l'altérité ? N'est-ce pas un paradoxe le fait d'avoir ce côté insulaire, dont le corollaire est généralement la ferme-

ture sur soi, et cette diversité ? N'y a-t-il pas toujours eu une tension ?

M. F. : Je ne crois pas qu'“insulaire” signifie obligatoirement fermé. “Insulaire” signifie aussi être ouvert à tous les vents. On présente souvent la société japonaise comme une

Dès les années 1950, le grand penseur Kat Shuichi avait insisté sur le caractère hybride de la culture japonaise. Cela ne fait pas obligatoirement du Japon un pays créole, car les phénomènes de brassages de cultures ne sont pas tous manufacturés sur le même modèle et ne sont pas interchangeables.

société homogène, aussi bien ethniquement que culturellement.

Or ce qui me frappe le plus depuis que je vis au Japon, c'est bien davantage la complexité de ce territoire, qui s'est construit et continue de se construire dans des relations constantes à l'altérité. C'est déjà visible

au niveau du territoire : des quatre grandes îles, celle du nord, Hokkaido, n'est japonaise que depuis 1868. Les Aïnous qui y vivaient ont été colonisés¹. Au sud, Okinawa a été annexée plus tardivement encore, en 1879. Au nord et au sud de l'archipel, on trouve donc des territoires qui ont été japonais, qui avaient des relations anciennes avec le Japon certes, mais aussi avec la Chine. Il y a ensuite eu des phénomènes de migrations plus massifs et plus anciens que ce que l'on croit, et qui ont joué un rôle dans la construction de la société japonaise, jusqu'à aujourd'hui : votre numéro même en porte témoignage.

On me pose souvent cette question du rapport à l'altérité du Japon, et l'un de mes axes de recherche est justement de montrer que la société japonaise, au moins autant qu'un espace homogène, est ce que je nomme un “espace insulaire pluriel”. Lorsque je formule cette thèse, on me demande alors pourquoi on raconte toujours que le Japon est uniquement “un pays homogène”. Il y a de multiples éléments de réponse, le premier étant l'historio-

graphie japonaise. Un chercheur japonais, Oguma Eiji, a démontré de manière magistrale que l'homogénéité était un mythe construit historiquement par l'État². Dès les années 1950, le grand penseur Katō Shuichi avait insisté sur le caractère hybride de la culture japonaise³. Cela ne fait pas obligatoirement du Japon un pays créole, car les phénomènes de brassages de cultures ne sont pas tous manufacturés sur le même modèle et ne sont pas interchangeables. Mais cela suffit à faire voler en éclats ce mythe, politiquement entretenu, ici comme ailleurs, et à remettre en question certains schèmes de mythologies insulaires toujours vivaces (autofondation de soi, autosuffisance, autochtonie). J'ai développé quelques-unes de ces idées dans mon livre *Japon : la barrière des rencontres*, dans le chapitre “Japon créole”⁴.

H&M : L'épopée coloniale du Japon a-t-elle laissé des séquelles dans ses relations avec les populations anciennement dominées ?

M. F. : Oui, et cela constitue justement un gros problème aujourd'hui, avec la Corée par exemple. Trente-cinq années de colonisation laissent des traces (1910-1945). Il y a eu un phénomène connu sous le terme anglais de “*comfort women*”, traduit littéralement en français par “femmes de réconfort”. Il s'agissait en réalité de femmes coréennes, parfois très jeunes, prostituées de force dans les bordels militaires : une véritable industrie mise en place par la puissance coloniale, qu'il faut appeler par son nom, c'est-à-dire de l'esclavage sexuel. Avec des pratiques comme celle-ci, on comprend que les “séquelles”, comme vous dites, puissent être difficiles à gérer. Néanmoins, des efforts sont faits, par exemple de multiples tentatives où des professeurs coréens et japonais essayent de revisiter ensemble leur histoire commune, afin de la dédramatiser et de pacifier les deux parties, voire d'élaborer un

1. Voir à ce sujet Andre Leroi-Gourhan, *Un voyage chez les Aïnous. Hokkaido 1938*, Paris, Albin Michel, 1989.

2. Voir Eiji Oguma, *Tan'itsu minzoku shinwa no kigen* (Les Origines du mythe de la nation homogène), Tokyo, Éd. Shinyōsha, 1995.

3. Katō Shuichi, “Nihon bunka no zasshussei” (“L'hybridité de la culture japonaise”), 1955, in *Zasshu bunka* (La Culture hybride), Tokyo, Kōdansha, 1956. 4. *Japon : la barrière des rencontres*, Nantes, éd. Cécile Defaut, 2009. Le chapitre “Japon créole” est disponible en anglais :

“Creole Japan; or, The Vagaries of Creolization”, dans la revue *Small Axe*, vol. 14, n° 333, 2010.

5. À ce sujet, voir Alain Delissen, “La nouvelle bataille des Falaises Rouges ? À propos du manuel commun ‘Chine-Corée-Japon’”, in *Vingtième Siècle*, n° 94, 2007, et Lionel Babicz, “Japon, Chine, Corée : vers une conscience historique commune”, in *Ebisu*, n° 37, 2007.

En direction d'Oppama sur la ligne de train *Keikyū line*.
© CAMILLE MILLERAND

matériel pédagogique commun. Mettre en place une conscience historique commune sera long et difficile mais de telles initiatives permettent déjà de repérer les principaux points de divergence⁵.

H&M : Comme en Europe, l'immigration est-elle perçue comme une menace pour l'identité nationale, pour le marché du travail ? Y a-t-il une inquiétude sur la perte des références culturelles ?

M. F. : Une menace, ce serait trop dire : bien sûr, il y a des discours nationalistes – et même racistes – qui s'expriment, et il n'est pas rare de voir dans la rue les fameux camions noirs des *uyoku* (l'aile droite), cette mouvance ultranationaliste et xénophobe favorisée par la complaisance des autorités,

la complicité de certains politiciens et l'indifférence – ou l'apathie – d'une partie de la population.

En même temps, le Japon compte moins de 2 % d'immigrés et le marché du travail, au contraire, en a besoin : les autorités le savent qui, depuis quelques années, commencent à réfléchir sur ce sujet. Regardez la situation : le pays vieillit, c'est même celui dont le vieillissement démographique est le plus avancé au monde (23,3 % de la population en 2011 a plus de 65 ans), son taux de fécondité est aussi un des plus faibles de la planète (1,3 enfant par femme en moyenne contre 2,1 nécessaires pour assurer le renouvellement de la population) et le nombre d'habitants est en chute libre, à tel point que certains estiment que la population japonaise aura baissé d'un tiers en 2050... Dans ces conditions, on peut bien développer le travail des femmes, celui

des seniors et mettre le paquet sur la robotisation, l'immigration est aussi une option envisageable.

Quant à la perte des références culturelles, je n'y crois guère : la culture d'un pays est un organisme vivant, elle évolue, elle s'adapte.

H&M : Vous vivez au Japon depuis vingt ans : avez-vous l'impression de trouver votre place dans cette société, de vous y fondre ?

M. F. : Je n'ai jamais eu l'intention de me fondre dans la société japonaise, mais j'espère bien y avoir trouvé une place. Au début, je n'avais pas d'affinités avec cette société, je ne voulais pas venir vivre au Japon. Je ne crois d'ailleurs pas beaucoup aux affinités : je crois qu'on construit sa place dans le pays petit à petit et qu'on y trouve – et qu'on y construit – des choses qui ensuite nous y retiennent.

H&M : Vous aimez cette tradition japonaise des petits bols pour boire le saké.

M. F. : Ce sont des *guinomi*, des récipients pour boire le saké. Je les aime parce qu'ils sont à la fois beaux et utiles, dépassant une certaine anti-nomie que l'on trouve en France (ce qui explique que l'art et l'artisanat y soient par exemple distingués). J'aime aussi la rencontre sur ces objets du travail humain et du travail du hasard. C'est toute

Les images très dures des camps où les personnes irradiées étaient installées pour être mises en quarantaine posent aussi la question de l'autre, qui devient étranger, voire menaçant, car il ne correspond plus à la normalité.

la magie de la poterie : on prend de la terre, on la met au feu et on laisse faire. Il y a ensuite toute la finesse des artistes qui contribue à l'ergonomie de l'objet. Enfin, j'aime leur finalité : le saké, cette boisson si mal connue en France, où on

la confond trop souvent avec l'alcool servi en fin de repas dans les restaurants chinois. Il y a une tradition japonaise que j'admire, c'est qu'il est impoli de se servir soi-même : cela donne lieu à des scènes cocasses où, lorsqu'on a soif, on est obligé de servir d'abord son voisin, en espérant qu'il ait aussi soif que vous et se rende compte à ce moment-là que

votre verre est vide, s'excuse et propose une nouvelle rasade. Cela peut virer très vite à des effluves sympathiques... Ce geste de relation à autrui enraciné dans la vie quotidienne m'a toujours semblé admirable.

H&M : Cela semble contradictoire avec l'image qu'on a des Japonais, qui est tout en retenue.

M. F. : Cette image est à nuancer, sinon à combattre : les Japonais ont développé, comme tout peuple, une gaieté et une joie de vivre. Il y a certes une retenue, voire une componction, un maintien corporel, mais il suffit de sortir un peu le soir pour saisir d'autres aspects. Il y a certes une retenue chez les Japonais, mais elle dépend de l'heure de la journée... ou de la nuit.

H&M : Dans votre dernier roman paru chez Gallimard en 2012, *Fukushima, récit d'un désastre*, vous parlez de la catastrophe qui a frappé le Japon. À ce propos, on peut évoquer ce nouveau thème des migrations environnementales, non seulement liées au changement climatique, mais aussi aux catastrophes environnementales.

M. F. : Quand j'ai écrit ce livre, dans des circonstances un peu particulières puisque je me trouvais au cœur du désastre, j'ai cru qu'il constituerait une pièce rapportée dans mon travail. Plus le temps passe et plus il me semble au contraire qu'il s'y insère parfaitement. Par rapport à *Sympathie pour le fantôme* par exemple, sa réflexion sur les pouvoirs de l'image notamment, ou sur la nécessité de ce qu'Édouard Glissant nomme une "pensée de la relation". Le nucléaire pose en effet, de façon cruelle, la question de l'environnement dans le sens le plus large, c'est-à-dire la question de l'interconnexion planétaire. Il est étonnant de voir comment un sujet qui n'a a priori rien à voir avec les migrations, la créolisation, le métissage a finalement un lien avec ces thèmes : lorsque vous avez une explosion nucléaire, tout d'un coup tout le monde est concerné. Les migrations environnementales sont d'ailleurs

destinées à s'accroître, liées non seulement à des phénomènes aussi spectaculaires qu'une catastrophe nucléaire. Il suffit de songer aux populations qui cherchent de l'eau. Ce sera l'un des grands défis à relever de notre siècle.

Les images très dures des camps où les personnes irradiées étaient installées pour être mises en quarantaine posent aussi la question de l'autre, qui devient étranger, voire menaçant, car il ne correspond plus à la normalité.

Bien sûr, il y a une stigmatisation qui s'est emparée du nom de Fukushima. Dans une entité historique constituée comme le Japon, que l'on présente comme homogène, un événement de cette portée fait surgir – ou remet en lumière – des failles et des frictions incroyables : des personnes qui se trouvent à 250 kilomètres de Tokyo, pas si loin de la capitale, tout d'un coup deviennent étrangères. On le voit, surtout lorsqu'un problème survient : on est toujours l'étranger de quelqu'un. ■